

L'HEPTAMÉRON,

OU

CONTES

DE LA

REINE DE NAVARRE.

V.



C O N T E S

E T

NOUVELLES

D E

MARGUERITE DE VALOIS,
REINE DE NAVARRE.

NOUVELLE ÉDITION ORNÉE DE SOIXANTE-
QUINZE JOLIES GRAVURES.

TOME CINQUIÈME.

PARIS.

DUPRAT-DUVERGER, RUE DES
GRANDS-AUGUSTINS, n^o 21.

M. DCCC. VII.



CONTES

DE LA

REINE DE NAVARRE.

XXXV^e CONTE.

L'industrie d'un mari sage pour faire diversion à l'amour que sa femme avoit pour un cordelier.

IL y avoit à Pampelune, une dame qui passoit pour belle et vertueuse, et en même temps pour la plus dévote et la plus chaste du pays. Elle

aimoit beaucoup son mari, et avoit tant de complaisance pour lui, qu'il avoit en elle une confiance entière. Elle étoit toute occupée du service divin, et ne perdoit pas un seul sermon. Elle n'oublioit rien pour persuader à son mari et à ses enfans d'être aussi dévots qu'elle, qui n'avoit que trente ans, âge où les femmes ont accoutumé de quitter la qualité de belles pour celle de nouvelles sages. Le premier jour de carême, elle alla à l'église prendre les cendres, qui sont la mémoire de la mort. Un cordelier qui, par l'austérité de sa vie, passoit pour un saint, et qui, malgré ses austérités et ses macérations, n'étoit ni si maigre ni si pâle, qu'il ne fût un des hommes du monde le mieux fait, devoit faire le sermon. La dame l'écouta avec beaucoup de dévotion, et n'eut pas moins d'appli-

cation à considérer le prédicateur. Ses oreilles et ses yeux mirent tout à profit, et trouvèrent également de quoi se contenter. Les paroles pénétrèrent jusques au cœur par les oreilles, et les agrémens du visage passant par les yeux, s'insinuèrent si avant dans son esprit, qu'elle se trouva comme en extase. Le sermon fini, le cordelier célébra la messe, à laquelle la dame assista, et prit les cendres de sa main, qui étoit aussi belle et aussi blanche que la dame la pouvoit avoir. La dévote fit bien plus d'attention à la beauté de la main du religieux, qu'aux cendres qu'il lui donnoit, persuadée que cet amour spirituel ne pouvoit blesser la conscience, quelque plaisir qu'elle en reçût. Elle ne manquoit point d'aller tous les jours au sermon, et d'y mener son mari. L'un et l'autre louèrent si fort le prédi-

teur, qu'à table et ailleurs ils ne parloient que de lui. Ce feu avec toute sa spiritualité devint enfin si charnel, que le cœur de cette pauvre dame, qui en fut le premier embrasé, consumoit tout le reste. Autant elle avoit été lente à sentir cette flamme, autant fut-elle prompte à s'enflammer, et elle sentit plutôt le plaisir de sa passion, qu'elle ne s'apperçut d'être passionnée. L'amour qui s'étoit rendu maître de cette dame, ne trouvoit plus en elle aucune résistance; le plus fâcheux étoit que le médecin de sa douleur ne savoit pas son mal. Bannissant donc toute crainte, et la honte qu'elle devoit se faire d'étaler son extravagance à un homme si sage, de faire connoître son vice et son mauvais cœur à un homme si saint et si vertueux, elle prit le parti de lui écrire l'amour qu'elle avoit pour lui,

ce qu'elle fit au commencement le plus modestement qu'il lui fut possible. Elle donna sa lettre à un petit page, avec des instructions sur ce qu'il avoit à faire, et ordre surtout de prendre garde que son mari ne le vît point aller aux Cordeliers. Le page prenant le chemin le plus droit, passa de pur hasard dans une rue où son maître étoit assis dans une boutique. Le gentilhomme le voyant passer, s'avança pour voir où il alloit. Le page l'appercevant, se cacha tout étonné dans une maison ; le maître voyant cette contenance, le suivit, et le prenant par le bras, lui demanda où il alloit ; ses excuses embarrassées, et qui ne signifioient rien, son effroi, firent soupçonner quelque chose au gentilhomme, qui le menaça de le battre s'il ne lui disoit où il alloit. Hélas, monsieur, lui dit le

pauvre page , si je vous le dis , madame me tuera. Le gentilhomme ne doutant plus alors que sa femme ne fit un marché sans lui , rassura le page , et lui promit qu'il n'auroit point de mal , pourvu qu'il lui dît la vérité ; qu'il lui feroit au contraire beaucoup de bien ; mais que , s'il mentoit , il le mettroit en prison pour toute sa vie. Le page , pour avoir du bien et éviter le mal , lui conta le fait , et lui montra la lettre que sa maîtresse écrivoit au prédicateur. De quoi le mari fut aussi surpris et aussi fâché , qu'il avoit été assuré toute sa vie de la fidélité de sa femme , en qui il n'avoit jamais connu faute.

Le mari qui étoit sage dissimula sa colère , et pour connoître l'intention de sa femme , il répondit pour le prédicateur , et lui fit dire qu'il la ré-

mercioit de sa bonne volonté, l'assurant qu'il y répondoit de son côté. Le page ayant juré à son maître de mener sagement l'affaire, alla porter cette lettre à sa maîtresse, qui en eut tant de joie, que son mari s'apperçut que son visage avoit changé; car au lieu que les jeûnes du carême l'eussent amaigrie, elle étoit plus belle et plus fraîche qu'auparavant : le carême étoit à demi passé, que la dame sans se mettre en peine ni de la Passion ni de la Semaine sainte, écrivoit comme à l'ordinaire au prédicateur, l'entretenant toujours de sa fureur. Quand il tournoit les yeux de son côté, ou qu'il parloit de l'amour de Dieu, elle s'imaginait que c'étoit pour son compte, et tant que ses yeux pouvoient expliquer les sentimens de son cœur, elle ne les épargnoit pas. Le mari ne manquoit pas

de lui répondre régulièrement au nom du cordelier. Il lui écrivit après Pâques, pour la prier de lui donner le moyen de pouvoir l'entretenir tête à tête. Elle qui attendoit ce moment avec impatience, conseilla à son mari d'aller voir quelques terres qu'ils avoient autour de Pampelune. Il le lui promit, et alla se cacher chez un de ses amis. La dame ne manqua pas d'écrire au cordelier que son mari étoit à la campagne, et qu'il pouvoit la venir voir. Le gentilhomme voulant éprouver jusqu'au bout le cœur de sa femme, alla prier le prédicateur de lui prêter son habit. Le cordelier qui étoit homme de bien, lui dit que sa règle le défendoit, et que pour rien du monde il ne le lui prêteroit pas pour aller en masque : le gentilhomme l'assura que ce n'étoit point pour s'en divertir qu'il le lui

demandoit , mais pour une chose avantageuse et nécessaire à son salut. Le cordelier qui le connoissoit homme de bien et dévôt, lui prêta son habit. Avec cet habit qui lui couvroit la plus grande partie du visage , en sorte qu'à peine lui voyoit-on les yeux, il prit une fausse barbe et un faux nez, mit du liège à ses souliers pour se faire aussi grand que le moine, et en un mot s'ajusta de manière qu'il lui ressembloit assez. Le soir il s'en vint ainsi fait dans la chambre de sa femme qui l'attendoit en grande dévotion. La pauvre créature n'attendit pas qu'il vint à elle , mais courut l'embrasser comme une femme hors de sens. Lui qui baissoit la vue pour n'être pas reconnu, commença à faire le signe de la croix, faisant semblant de fuir, et criant : Tentation, tentation. Vous avez raison, mon père, lui dit-elle,

car il n'est point de plus violente tentation que celle qui vient de l'amour. Vous m'avez promis d'y remédier, et je vous prie d'avoir pitié de moi, à présent que nous avons le temps et le loisir. En disant cela, elle faisoit des efforts pour l'embrasser, pendant qu'il fuyoit de tous les côtés, faisant de grands signes de croix, et criant toujours : Tentation, tentation. Mais quand il vit qu'elle le cherchoit de trop près, il prit un gros bâton qu'il avoit sous sa robe, dont il la rossa si bien, qu'il fit passer la tentation. Cela étant fait, il sortit sans être connu, et rapporta d'abord les habits du cordelier, l'assurant qu'il s'en étoit servi utilement. Le lendemain, faisant semblant de venir de loin, il revint chez lui, et trouva sa femme au lit. Ne faisant pas semblant de savoir son mal, il lui de-

manda ce qu'elle avoit. Elle lui répondit qu'elle étoit incommodée d'une espèce de catarre, et qu'elle ne pouvoit s'aider ni des bras ni des jambes. Le mari qui avoit bonne envie de rire, feignit d'en être fâché, et pour la réjouir, lui dit qu'il avoit invité le saint prédicateur à souper. Donnez-vous bien de garde, mon ami, de convier de telles gens, répondit-elle d'abord, car ils portent malheur partout où ils vont. Comment, ma mie, repliqua le mari, vous m'avez tant loué ce bon père ! Je crois pour moi que s'il y a au monde un saint homme, c'est lui. Ils sont bons à l'église et en chaire, repartit-elle ; mais dans les maisons ce sont des Ante-Christis. Que je ne le voie point, mon ami, je vous en supplie ; car avec le mal que j'ai, il n'en faudroit pas davantage pour me faire mourir. Puisque vous

ne voulez pas le voir, répondit le mari, vous ne le verrez point; mais je ne puis pas m'empêcher de lui donner à souper céans. Faites ce qu'il vous plaira, dit-elle; mais de grâce que je ne le voie point, car je hais ces sortes de gens.

Le mari après avoir donné à souper au père, lui dit : Je vous crois tant aimé de Dieu, mon père, que je suis persuadé qu'il vous exaucera en tout ce que vous lui demanderez; c'est pourquoi je vous prie d'avoir pitié de ma pauvre femme : elle est possédée depuis dix jours d'un malin esprit, de manière qu'elle veut mordre et égratigner tout le monde. Il n'y a ni croix ni eau bénite dont elle fasse cas. Je crois fermement que si vous mettez la main sur elle, le diable s'en ira. C'est de quoi je vous prie de tout mon cœur. *Toute chose est possible*